

Richard Millet

Eesti
Notes sur l'Estonie



Le sentiment géographique
Gallimard

Extrait de la publication

★
★ ★ Le sentiment géographique

Collection dirigée par Christian Giudicelli

Richard Millet

Eesti
Notes sur l'Estonie

Le sentiment géographique
Gallimard



« Ne serait-ce pas le sentiment géographique, cette évidence confuse que toute rêverie apporte sa terre ? »

(Michel Chaillou, *Le sentiment géographique*,
L'Imaginaire, n° 216)

© Éditions Gallimard, 2011.

Katrinale

Seul l'ange du Seigneur connaît les noms
véritables.

Viivi Luik

Il faut toujours dire ce que l'on voit. Sur-
tout il faut toujours, ce qui est plus difficile,
voir ce que l'on voit.

Charles Péguy

I
NOIR

L'Estonie est un petit pays du nord de l'Europe.

Voilà pour l'ignorance générale, dont la mienne, il y a peu.

Au mieux mettais-je l'Estonie dans le sac balte, à peine détaché du grand corps soviétique, les trois noms d'Estonie, de Lettonie, de Lituanie composant un poème perdu que seule la rime faisait tenir ensemble, et encore était-ce dans un désordre que venaient brouiller les noms de ces anciennes provinces : la Livonie, la Courlande, l'Ostrobothnie, et même la Poméranie, dont la beauté étend ces régions aux frontières du songe, sachant que l'incertitude frontalière, voire l'inexistence, fut longtemps le lot des pays dits baltes, de sorte qu'on pourrait ici plagier Alfred Jarry évoquant la Pologne, comme si l'auteur d'*Ubu roi* avait deviné la monstrueuse et criminelle métamorphose de la Russie : « Les pays Baltes, c'est-à-dire nulle part. »

Je m'en remets plutôt à l'absence de clichés — à la pure altérité de l'inconnu, celui-ci se donnât-il l'apparence d'une femme, ou du ciel.



Nul besoin donc de recourir aux Estes, aux Lettes, aux Ingriens, aux Lives, aux Chevaliers teutoniques, encore que tout voyage commence dans les noms propres et dans la pénombre de l'Histoire. Jadis, je me le rappelle, soudain, j'avais appris un peu de cette géographie dans Jules Verne, notamment dans *Un drame en Livonie*, qui est aux anciennes provinces russo-allemandes ce que *Mathias Sandorf* est à l'Empire austro-hongrois : un roman d'aventures (et même, là, un roman policier) sur fond de luttes nationalistes ; autant que par l'avenir des techniques, Jules Verne est hanté par la question des nations qui verront le jour à la fin de la Première Guerre mondiale : en cela il pourrait être estonien. On comprend dès lors pourquoi, au sein des grandes nations d'une Europe dés-historicisée, déchristianisée, démoralisée, sinon décadente, ces romans-là ne parlent plus à personne. Bientôt les noms de la France, de l'Allemagne, de l'Angleterre ne seront plus que des labels économiques ou bien n'évoqueront-ils que des pays perdus, comme le nom de Livonie qui désignait les territoires actuels de la Lettonie et de l'Estonie.



La Livonie, c'est-à-dire nulle part.

Qui dirait qu'il veut aller en Livonie passerait bien sûr pour fou. C'est pourtant là que je me rends, en quelque sorte, ne voyageant jamais tout à fait dans mon temps, et voulant passer de la Livonie à l'Estonie, soit d'un nom à l'autre, dans l'Histoire et hors d'elle, à Tallinn en même

temps qu'à Reval, comme la nommaient les Allemands (Jules Verne, lui, écrit étrangement Revel, et Esthonie, le *h* muet venant donner à ce nom, comme à ce Thibet où Victor Segalen rêva si longtemps d'entrer, un surcroît d'exotisme et de lointain ; un nom si beau en estonien : Eesti, où il acquiert une féminité plus pudique et douce que le français Estonie ou l'anglo-saxon Estonia, qui semble le prénom d'une héroïne de roman victorien).

Eesti a la grâce de sa double voyelle *e*, à mes yeux d'une blancheur quasi transparente, légèrement rehaussée par l'or pâle du *s* et du *t*, qui se prononcent doucement, comme dans l'ancien verbe français *estre*.

«Estes-vous estonienne?» ai-je envie de demander à la première jeune fille blonde que je croiserai (mais on me rétorquera que je parle encore comme le père Ubu, lequel guette tout écrivain qui se prend trop au sérieux...).

Le redoublement des voyelles estoniennes, notamment dans les prénoms féminins, Jaanika, Triin, Tuuli, Kristiina, comme une promesse de bonheur sensuel, de vie heureuse, même.



J'avais oublié depuis longtemps *Un drame en Livonie* et j'ignorais tout de l'Estonie, qui demeurerait pour moi dans le noir historique (le noir est d'ailleurs une des trois couleurs du drapeau estonien, avec le bleu et le blanc) : autant dire dans l'espèce de nuit qui semble habiter les *terrae incognitae* et la représentation du passé, comme dans les gravures dont sont illustrés les romans de Jules Verne, notamment celui que je relisais et qui, ces gra-

vures, me semblaient avoir quelque chose de l'interminable nuit d'hiver propre à ces régions.

J'imaginai aussi l'écrivain Jean-François Regnard allant, au XVII^e siècle, jusqu'en Laponie, c'est-à-dire au plus loin de l'hiver et de la nuit, et s'émerveillant plus que tout des rennes dont il imaginait qu'attelés aux diligences françaises ils permettraient de relier Paris à Lyon en vingt-six heures.

★

Puis il y eut, au cœur de l'hiver dernier, les yeux de Katrina.

Jamais je n'avais vu pareil bleu.

Tenter de le définir, ce serait se mettre en quête de métaphores inconnues et choir dans les clichés de *l'ineffable*.

Autant en appeler au vent du soir.

Aux anges musiciens.

À l'immensité des estuaires.

Au voyage qui se confond avec le fait même de vivre.

★

Alors j'ai appris des choses.

J'ai détaché l'Estonie des pays Baltes, qui sont peuplés de Slaves, les Estoniens, eux, appartenant à la famille finno-ougrienne par leur langue, proche du finnois, un peu comme le français l'est du catalan.

Maintenant que l'empire soviétique est mort, le nationalisme estonien consiste avant tout à être soi en se démarquant des Baltes et des Russes, et en dissipant le

malentendu historique né des occupations nazie et soviétique, encore que ce petit peuple d'environ un million et demi de citoyens compte dans sa population 400 000 Russes, envoyés là par les Soviétiques pour russifier l'Estonie et faire disparaître le peuple estonien par le métissage tandis que le meilleur de la population estonienne était exécuté ou déporté en Sibérie : une épuration ethnique par le mélange autant que par la terreur génocidaire...

« On les appelle russes mais il vaudrait mieux dire russophones, car ils sont venus de toutes les provinces de l'URSS, y compris les plus arriérées, comme la Tatarie ou l'Ouzbékistan. Des gens qui pour beaucoup ne parlent même pas estonien, et dont on ne sait que faire, car ils ne veulent pas retourner en Russie, où leur condition sociale serait pire », me dit Katrina.

★

J'ai aussi lu *Le Fou du Tsar* de Jaan Kross. C'est ce beau roman, dont l'action se passe au XIX^e siècle, qui m'a ramené à celui de Jules Verne. Le roman de Kross m'a fait honte de mon ignorance et conduit à passer de la Livonie à l'Estonie, à me renseigner sur la première République estonienne qui a duré de 1920 à 1939, puis sur l'occupation soviétique. Mais n'y a-t-il pas aussi chez tout écrivain une connaissance par le songe, l'ignorance devenant une forme de vertu, une manière d'aborder les choses de biais, à reculons, par d'infinis détours, les yeux si bleus de Katrina m'amenant néanmoins à regarder les choses en face ?



Parmi les trois aristocraties que Hermann von Keyserling, natif de Könno, en Livonie, avait vu disparaître avec la Première Guerre mondiale, il y avait celle des pays Baltes, outre celles de la Hongrie et de la Prusse. En verrai-je des vestiges, en Estonie, comme j'ai pu en voir en Allemagne, il y a une dizaine d'années? Les Soviétiques ont assassiné ou déporté tant d'Estoniens que je redoute de ne trouver là-bas personne à qui parler, n'imaginant pas que la jeune génération puisse s'intéresser à la littérature et à la philosophie, sachant en outre que le lettré (qui aura été l'ultime forme d'aristocratie, sinon de civilisation européenne) a quasiment disparu de l'Europe et que je ne suis, moi, qu'un écrivain, c'est-à-dire peu de chose, aujourd'hui, sauf à rappeler que notre espoir est tout entier dans l'aristocratie de l'esprit, c'est-à-dire ce qui est le plus odieux au Nouvel Ordre moral que le capitalisme mondialisé a établi en Occident.

On objectera qu'avant de chercher le lettré, l'intellectuel, l'aristocrate, c'est l'Estonien qu'il me faut trouver, encore que je le soupçonne d'être aussi introuvable que le Français, aujourd'hui, les peuples européens se caractérisant le plus souvent par le renoncement au *génie* national, si grande est la passion contemporaine à s'absenter de soi, à se renier, à entrer dans l'anonymat de l'«humanité», voire de la post-humanité qu'est la mondialisation américaine.

Je chercherai donc des hommes et des femmes, plutôt que l'Estonien, même si ma fatigue d'être français doit me conduire à trouver dans l'Estonien le miroir de cette lassitude.

★

Peut-être ne chercherai-je rien, ce qui me semble le meilleur moyen de trouver ; et si je ne trouve rien, sans doute ce sera le signe non pas d'un échec mais d'un progrès dans la connaissance obscure : je suis déjà en route pour l'Estonie, notant ceci à quelques jours du départ, dans la grisaille parisienne, au cœur de l'ennui français, dans la nuit spirituelle qui est tombée sur ce pays.

★

Pour le moment, c'est la nuit estonienne que je désire, celle de l'hiver, du roman de Jules Verne, de tout ce qui peut me séparer de moi.

★

C'est surtout de mon ignorance que je partirai, non de mon désir de connaître, de voir ; je ne suis pas un voyageur ; je ne voyage pas pour écrire ; j'écris, donc je chemine dans ma propre ignorance, avançant dans ma nuit d'homme vers une lumière où domine le bleu mystique des primitifs du Nord.

★

Ignorant, vraiment ?

En vérité, le pays a surgi dans la bouche de Katrina, grâce aux loups.

À notre première rencontre, elle m'a parlé de la maison

que sa famille possède au fond des bois de Kirikumäe, dans le sud du pays, et des loups qu'on peut y entendre hurler, l'hiver.

Dès lors, j'ai désiré les entendre, ces loups.

En France, le dernier loup a été tué en 1937. Avec cette mort prenait fin une peur archaïque et millénaire, l'homme n'ayant plus qu'à redouter son prochain, lequel est le pire des loups — ce qu'on savait depuis l'aube des temps, bien sûr, tandis que la fin du monde paysan, concomitante de celle du loup, obligeait l'homme à un nouveau rapport aux bêtes, à une inversion des valeurs humaines et animales, à une anthropomorphisation de l'animal, à de nouvelles totémisations, à une infantilisation idéologique.

★

En attendant les loups, j'ai entendu Katrina parler au téléphone en estonien avec sa mère. Un débit très rapide, aucun mot compréhensible. Nul repère. Une langue liquide qui m'a fait songer à un châle de soie qu'on tiendrait dans un ruisseau de printemps.

Une langue pour le moment sans arrière-pays.

(Et pourtant, je crois la reconnaître, cette langue, pour l'avoir entendue, l'automne dernier, à l'aéroport de Beyrouth, dans la bouche de trois jeunes femmes dont la beauté m'a ému autant que la condition, car il n'était pas difficile de voir que c'étaient des prostituées qui se rendaient à Dubaï. L'une d'elles lisait un roman ; l'autre fumait en silence ; une troisième, plus jeune, est arrivée en souriant. Toutes trois d'une beauté sans apprêt, dépourvues de maquillage, vêtues le plus simplement

du monde, et un peu lasses. Et comme à Alep, cinq ans auparavant, où j'avais vu des prostituées baltes, moldaves ou russes rentrer à l'hôtel, au milieu de la nuit, en titubant sur leurs talons aiguille, j'ai été pris pour ces trois jeunes femmes d'une immense pitié. Comment concilier cette pitié avec la répugnance grandissante que m'inspire l'espèce humaine, en général? Ces filles (dont j'ai pensé qu'elles étaient estoniennes, à cause de leur langue, qui n'était ni du roumain ni du russe, ni du polonais, ni du tchèque, langues que je suis capable de reconnaître), ces filles ne frémissent-elles pas dans la plaie ouverte au flanc du Christ? Et l'espèce de grâce qui se lisait sur leur visage n'était-elle pas le signe de ma propre ignominie, de ce que je sentais de misérable en moi, ce matin-là? Comment cesser de déchoir — et faire en sorte que ma vie ne se confonde pas entièrement avec cette déchéance? Comment être pur dans un monde qui ne connaît plus que la version juridique de l'éthique?)

★

Ignorant, donc, sauf par l'oreille.

C'est à l'oreille que j'avance, écris, aime, le plus souvent.

L'oreille : mon guide le plus sûr, en même temps que ce par quoi je souffre le plus du monde contemporain, de sa dégradation musicale, de la déchéance des langues, de la vulgarité des rapports « humains ».

Et soudain je me rends compte que je connais l'Estonie par ses compositeurs : Arvo Pärt, Veljo Tormis, Urmas Sisask, Erkki-Sven Tüür, Toivo Tulev, Lepo Sumera et, depuis peu, Helena Tulve. Non que leur musique soit

descriptive ou étroitement « nationale », même quand elle recourt au folklore. Elle possède avant tout une dimension spirituelle qui tient à distance l'immédiateté du paysage ou de l'anecdote. Il est pourtant possible que grâce à elle s'opère en moi le passage ou le renversement d'un sens à un autre, que l'oreille voie, comme l'œil sait écouter. Une vision en attente, en quête de confirmation, le spirituel et le traditionnel s'alliant pour *inventer* du nouveau dans l'intemporel. La musique est la grâce même du chemin, là où, ayant commencé mon voyage, je peux trouver mon souffle. Mieux : je suis dans l'origine du souffle – dans l'intercession que j'ai toujours demandée à la musique, et qui est une incomparable ouverture au monde.

Les psalmodies savamment modestes de Pärt, le ciel étoilé que contemple Sisask, les célébrations de Tulev, la légendaire archaïque de Tormis, les insistances rythmiques de Tüür et de Sumera, la pensée profonde et lumineuse de Tulve ne m'ont-ils pas déjà donné l'Estonie, du moins ouvert à elle au-delà de ses plaines, de ses lacs, de ses forêts, de son vaste ciel, de son Histoire ? Ne suis-je pas déjà en Estonie, quittant la couleur noire où j'avais relégué ce pays ?



Et puis ce pays est au nord et je me suis toujours senti un homme du Nord. Bien que né au sud de la Loire, j'ai vu le jour dans un haut pays de brume, de neige, où les bouleaux et les sapins poussent en nombre.

Un pays froid.

Je cherche une morale du froid, du retrait et des espaces déserts.

Le sentiment géographique

Tout n'a pas été dit, les guides touristiques n'étant pas conçus pour révéler le plus secret d'une ville ou d'un pays. Le secret, c'est ce qu'un écrivain retrace et tente d'apprivoiser hors de chez lui, dans une rue lointaine, devant un monument célèbre ou le visage d'un passant. Ainsi recompose-t-il, en vagabond attentif, un monde à la première personne. Donc jamais vu.

Dans la même collection

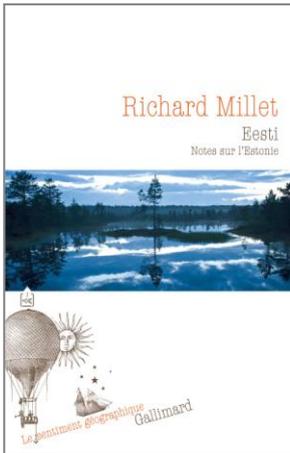
Philippe Barthelet et Éric Heitz, *Le voyage d'Allemagne*, 2010

Élodie Bernard, *Le vol du paon mène à Lhassa*, 2010

Jean-Marie Laclavetine, *La martre et le léopard, Carnets d'un voyage en Croatie*, 2010

Jean-Marie Laclavetine, *Au pays des fainéants sublimes. Voyage en Touraine avec un ami photographe*, 2011

Antonin Potoski, *Cités en abîme*, 2011



Eesti

Richard Millet

Cette édition électronique du livre
Eesti de Richard Millet
a été réalisée le 18 octobre 2011
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070135530 - Numéro d'édition : 185726).

Code Sodis : N50403 - ISBN : 9782072453748

Numéro d'édition : 233091.